

Recherches sociographiques



Donald GUAY, *L'histoire du hockey au Québec : origine et développement d'un phénomène culturel*

Philippe Reid

Volume 32, numéro 2, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056620ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056620ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Reid, P. (1991). Compte rendu de [Donald GUAY, *L'histoire du hockey au Québec : origine et développement d'un phénomène culturel*]. *Recherches sociographiques*, 32(2), 278–280. <https://doi.org/10.7202/056620ar>

grands et petits personnages qui s'y sont arrêtés, parfois des légendes qui ont pris naissance au coin du feu. Les deux premiers chapitres sont une sorte de courte mise en scène : l'un constitue un raccourci plutôt décousu sur la période du Régime français, l'autre annonce tout haut ce qu'il ne livre pas, le contexte socio-économique s'y trouvant réduit à une évocation de l'histoire du réseau routier, des luttes en faveur de la tempérance et des quelques législations pertinentes. Les chapitres suivants portent respectivement sur les grands hôtels (Windsor, Ritz, etc.), l'hôtellerie et la restauration à Montréal, à Québec et dans les Laurentides, la villégiature estivale en régions, les hôtels de centre-ville, et enfin le tourisme rural.

Alors cette chronique doit être située dans son contexte : celui d'un conteur expérimenté, passionné, celui d'une première mise en forme des éléments d'une histoire de l'hôtellerie au Québec. Je suis persuadé qu'il s'agit d'une voie très riche d'accès à l'étude de la culture populaire que nous, savants chercheurs, avons trop négligée.

Gilles PRONOVOST

*Département des sciences du loisir,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

Donald GUAY, *L'histoire du hockey au Québec : origine et développement d'un phénomène culturel*, Chicoutimi, J.C.L., 1990, 293 p. (« Culture sportive ».)

Cet ouvrage relate l'histoire du hockey comme phénomène social au Québec, de 1875 jusqu'à la formation de la National Hockey League en 1917. Donald Guay n'en est pas à ses premières armes, puisqu'il s'agit du dernier-né d'une lignée de livres qu'il a consacrés à l'histoire québécoise de l'éducation physique et du sport depuis plus de trente ans.

L'intérêt d'une telle étude me semble évident, et on ne peut que s'étonner, ainsi que le mentionne si justement l'auteur dans son introduction, que si peu d'historiens et de sociologues ne se soit penché sur le phénomène. C'est comme si, manquant sans doute de noblesse, le sport ne pouvait constituer un lieu pertinent pour l'analyse de la société québécoise, de ses structures et de ses valeurs dominantes, comme si une collectivité se reflétait davantage à travers les pratiques religieuses ou sexuelles de ses membres qu'à travers leurs comportements sportifs.

L'auteur commence par retracer les origines du hockey sur glace en tant qu'activité distincte d'autres activités physiques. Il parle ensuite de l'évolution des règlements avant de s'attarder, dans le troisième chapitre, sur l'organisation de ce sport, puis sur sa popularité et, dans le dernier chapitre, sur quelques-uns de ses « problèmes », comme la violence dont il est le théâtre, ou encore sa domination presque exclusive par des anglophones.

L'ouvrage se lit avec aisance. Sans affectation, le style est simple et direct ; la démarche, rigoureuse. Guay commence par bien définir son objet d'étude, le hockey sur glace comme activité sportive, et il n'en déroge pas. Il n'affirme rien par ailleurs qu'il n'ait au préalable vérifié dans les journaux de l'époque, sa principale source documentaire, ou encore qui ne soit corroboré par des témoignages. Je dois cependant noter qu'à quelques occasions l'auteur

utilise des concepts dont le lecteur doit deviner le sens précis, tel que «le contexte de la problématique de la socio-culture canadienne-française». (P. 14.)

Reste la question de fond : où se situe l'intérêt ? L'étude du phénomène est extrêmement riche en faits réels, peu connus du public. On y apprend beaucoup sur les débuts de notre sport national. Toutefois, je dois avouer que je suis resté un peu sur ma faim, en particulier au chapitre trois portant sur l'organisation du hockey et qui me semble beaucoup trop long. On a peine à se retrouver parmi la quantité de détails et on risque de s'en lasser. On aurait souhaité que l'auteur prenne ses distances par rapport à l'approche linéaire où le confinait la lecture des journaux pour se livrer davantage à l'analyse des groupes en présence et des enjeux sociaux.

Le lecteur s'attend à ce que l'historien qui entreprend d'isoler et d'étudier le hockey comme phénomène social fasse plus qu'utiliser des techniques éprouvées relevant de la science de l'histoire pour accumuler beaucoup de connaissances, de faits intéressants et indéniables. Il espère qu'il donnera un peu vie à cette masse de données confuse, que, devant l'incontournable évidence d'un passé inconnaissable, il tente une approximation de la vérité et qu'il fasse revivre pour nous ce tournant de siècle en se mettant à la place des acteurs et en pénétrant au cœur de leurs actions. Le hockey en soi n'a pas beaucoup d'importance, ce n'est pas un phénomène isolé. Bien au contraire, il est partie d'un plus vaste ensemble, et c'est toute cette vie derrière lui qu'il faut s'efforcer de découvrir en sachant que l'entreprise n'est guère facile.

À côté de l'évolution des règlements, des styles de jeu, des ligues, des équipes, il ne faut surtout pas perdre de vue que, à cette époque, la collectivité est dominée par la bourgeoisie marchande anglo-protestante de Montréal. C'est cette classe qui au départ définit socialement le sport au Canada. Or, il est évident que pour ce faire elle s'inspire largement du mode de vie de l'aristocratie britannique. Le sport devient dès lors une façon de garder ses distances, de se comporter de manière civilisée, en *gentleman* respectable. Et un vrai ne s'abaisse pas à des préoccupations mercantiles. Il y a donc un rejet très net de la commercialisation. L'équité vaut plus que la victoire à tout prix. C'est «l'esprit sportif», cette volonté de vaincre loyalement sur un adversaire de calibre, selon Guay, qu'il a malencontreusement incorporé à sa définition du sport (p. 19), se faisant ainsi, au-delà de l'évidente tautologie qu'on ne peut s'empêcher de relever au passage, le complice du discours idéologique de la bourgeoisie commerçante montréalaise.

Ce principe du jeu pour le jeu entre *gentlemen* au-dessus des classes sociales (en apparence), propre à l'amateurisme (consacré par l'aristocrate Pierre de Coubertin dans le mouvement olympique moderne), et où l'équité compte plus que la victoire, va très nettement à l'encontre des tendances commerciales des entrepreneurs (qui sont-ils au juste ?) de la fin du XIX^e siècle, qui veulent faire du sport une industrie. Pareil objectif signifie le vendre, l'offrir en spectacle, en divertissement au public. Cela veut dire aussi que gagner devient important, car les gens ne payeront pas pour voir leur équipe perdre continuellement... et tant pis pour «l'esprit sportif».

Je n'avance ici rien de bien neuf, puisque je n'ai fait que reprendre les propos du sociologue canadien-anglais bien connu Richard Gruneau. (Richard GRUNEAU *et al.*, *Sport et pouvoir, les enjeux sociaux au Canada*, 1988.) J'ai par ailleurs la conviction de ne rien apprendre non plus à l'auteur. Son texte n'est-il pas émaillé d'allusions furtives aux deux groupes dont je viens de parler ? Pour me résumer, elles sont noyées dans une telle foule de

détails qu'on y perd de vue l'arrière-plan social sur lequel gagnerait à être davantage centrée cette étude qui demeure, en dépit de certains éléments de ma critique, intéressante et nécessaire.

Philippe REID

Cégep François-Xavier-Garneau

Pierre BRUNEAU, *Les villes moyennes au Québec: leur place dans le système socio-spatial*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1989, xvii + 195 p.

L'analyse urbaine a la plupart du temps privilégié la grande et la très grande ville. Les penseurs de l'urbain et de l'urbanisme modernes (Geddes, Mumford, Le Corbusier, Park, Wirth, Simmel, Gottman et Hall) se sont attardés à l'examen attentif de l'essor des grandes municipalités et des problèmes sociaux et urbanistiques que leur évolution, souvent rapide, posait. La naissance des « conurbations », urbanisation en commun de plusieurs localités, et des « mégapoles » a tout autant fasciné qu'inquiété. L'urbanisation galopante que connaissent les pays du Tiers-Monde ne fait qu'accroître l'intérêt porté au phénomène des grandes et des très grandes villes.

À l'occasion, à la faveur d'études particulières, les petites et moyennes municipalités paraissent dignes d'intérêt. Plusieurs chercheurs de science politique se sont penchés sur l'activité urbaine: par exemple, c'est en examinant la vie publique de New Haven, au Connecticut, que Dahl a construit son modèle de gouvernement local à la fois pluraliste et élitiste.

L'ouvrage de Bruneau paraît au bon moment. Alors qu'on parle beaucoup des difficultés économiques de Montréal et de la faiblesse industrielle et technologique de Québec, on oublie souvent que les localités québécoises de taille moyenne, de 20 000 à 200 000 habitants, possèdent un dynamisme propre et s'intègrent dans un réseau urbain plus large. L'auteur tente de rétablir l'équilibre et montre que, malgré la prégnance et l'attrait des grands centres, les villes moyennes sont des lieux de vie sociale et économique en partie autonomes et qu'elles entretiennent des relations fonctionnelles avec les villes centrales qui ne pourraient peut-être pas s'épanouir sans elles.

L'idée dominante repose sur le fait qu'une organisation spatiale unit en un système hiérarchisé et spécialisé l'ensemble des villes du Québec. Il faut toutefois y distinguer des paliers dont le nombre d'habitants constitue le critère essentiel, puisqu'il commande une série de caractéristiques économiques, sociales et politiques. Ainsi, le poids démographique fait de Montréal une variable électorale et politique d'importance, mais il permet surtout une variété et une diversité d'activités économiques et culturelles qui n'ont pas d'égal au Québec, voire dans l'ensemble canadien, si on exclut bien sûr Toronto.

Dès les premières pages, l'auteur présente et développe son modèle de base. Il y reprend des idées chères à la géographie économique et urbaine, notamment celles des places